

NOTE HISTORIQUE SUR LES RELATIONS CULTURELLES FRANCO-TURQUES

Etude Introductive

Institut du Bosphore, Séminaire, 11 – 12 Juin, Istanbul

“Turkey and the world: New Players, New Visions”

Gilles Veinstein, *Historian, specialist of Turkish and Ottoman History, Collège de France*

Rien ne serait plus faux – quelle que soit la vogue de certaines théories allant en ce sens à l’heure actuelle- que de concevoir les rapports entre les Turcs et l’Europe (en général) uniquement sur le mode de l’affrontement continu, à l’exclusion de toutes relations d’autres natures, et notamment de relations culturelles au sens large. Ce qui est évident pour la Turquie républicaine contemporaine est également vrai pour les siècles ottomans. Assurément , l’Empire ottoman était-il porteur d’autres héritages plus orientaux, ceux de la tradition juridico-religieuse arabo-musulmane ou encore des traditions bureaucratiques et artistiques persanes ; mais plusieurs facteurs ont, dès les origines, ouvert la voie aux influences occidentales : l’Empire ottoman n’était pas seulement géographiquement proche de l’Europe, il était présent sur une partie substantielle du continent. Dès le XIV^e siècle, il est étroitement impliqué dans le jeu diplomatique européen. Il reçoit en nombre toujours croissant des ressortissants européens : diplomates, marchands, missionnaires, voyageurs. En outre, il servira , au long des siècles, de refuge ou de débouché aux exclus de tous genres et aux aventuriers de tout poil de l’Europe, lesquels favoriseront le cas échéant leur insertion dans une société nouvelle par la conversion à l’islam. Le rôle de ces « renégats » fut, à n’en pas douter, déterminant dans les transferts technologiques et scientifiques, même s’il est souvent malaisé à l’historien d’en retracer précisément les cheminements. Egalement obscures sont souvent les modalités de pénétration des influences artistiques, mis à part quelques voyages emblématiques d’artistes fameux comme celui du peintre vénitien Gentile Bellini à Istanbul en 1480. Les listes de somptueux cadeaux remis aux sultans par les ambassadeurs sont également des repères tangibles dans la quête des modes d’influence.

Affirmer que les Ottomans n’étaient nullement fermés aux apports européens n’est pas prétendre qu’ils aient fait preuve de la même ouverture à toutes les époques, que celle-ci se soit toujours exercée dans les mêmes domaines ni ne se soit affirmée avec la même franchise : dans le domaine militaire par exemple, il faudra attendre le XVIII^e siècle pour retrouver une volonté d’adaptation qui s’était spontanément manifestée au XV^e, non sans des

retards considérables , accumulés entre temps. Dans cette même phase intermédiaire, la pénétration des découvertes scientifiques était restée difficile et réduite à des milieux très restreints. Il n'y aura pas d'imprimerie en caractères arabes dans l'empire avant 1727. Là encore, par conséquent, les deux protagonistes n'ont pas avancé du même pas.

A aucune époque , dans l'exercice de ces influences , aucun pays européen n'a disposé d' un monopole absolu. La France, pour en venir à elle, a occupé une place à part sur le Bosphore en matière de coopération politique et militaire, à partir du deuxième quart du XVIe siècle, sous François 1^{er} et Soliman le Magnifique. En réalité, cette alliance n'était pas aussi novatrice qu'on voudra bien le dire par la suite et, après une phase de liens en effet très étroits entre 1535 et 1559, elle ne présentera pas toujours par la suite le même intérêt pour chacune des deux parties et elle connaîtra en fait des hauts et des bas. Mais, quoiqu'il en soit, entente politique et influence culturelle ne marchent pas du même pas. Tandis que la France est la première alliée des Turcs, le primat de l'influence culturelle reste à l'Italie, et tout particulièrement à Venise. La langue européenne la plus généralement répandue chez eux reste l'italien. Les ambassadeurs de François 1^{er} et de Henri II à Constantinople se plaignent de ce que les « drogmans » (interprètes) du Grand Seigneur ne connaissent pas le français. Il faudra attendre le XVIIIe siècle pour que la situation se transforme sur ce point. C'est au cours de ce siècle (qui est par ailleurs celui de la suprématie commerciale française dans le « Levant ») que commence à s'imposer l'équation entre modernité et civilisation d'une part, imitation de la France d'autre part. L'ambassade de Yirmisekiz çelebi Mehmed efendi en France en 1720-1721, apparaît rétrospectivement comme le coup d'envoi emblématique de ce mouvement. Une partie des élites musulmanes et non-musulmanes commencent à tourner les yeux vers la France. Des instructeurs seront de plus en plus demandés à ce pays.

A la même époque encore l'évidence s'impose plus que jamais que les échanges culturels ne sont pas à sens unique. Si les sciences et les techniques viennent de l'ouest, de même que certaines formes artistiques (le baroque, par exemple), la haute société européenne et notamment française s'initie à un certain art de vivre marqué par le café, le sofa et le kiosque et cultivent une esthétique empruntant aux costumes, textiles et autres objets orientaux. . Le Turc et son univers deviennent des thèmes familiers du roman, du théâtre et de l'opéra. Au-delà de cette mode des « turqueries », les relations des voyageurs en Turquie (mais aussi en Perse, en Chine , en Inde et dans le Nouveau Monde) qui sont souvent des best-sellers ,

introduisent une découverte de l' « autre » et un relativisme dont se nourrira la Philosophie des Lumières.

Amplifiant un phénomène né au siècle précédent, le XIXe et une partie du XXe siècle marquent l'apogée de l'influence culturelle française, qu'il s'agisse de la langue (qui deviendra la langue officielle du Ministère des Affaires Etrangères ottoman créé par les Tanzimat), des idées politiques et philosophiques, de la législation, de la littérature, mais aussi de la mode, de la gastronomie, du mobilier, des cafés, etc. Dans les domaines économique et financier, la présence française est alors très réelle, mais elle n'est pas la seule ni même la plus importante : l'Angleterre domine et à la fin du siècle, l'empire allemand se taillera une place. Mais, en matière culturelle (entendue, comme nous venons de le voir, dans son sens le plus large), la France règne presque sans partage. Il y a là une conséquence du rayonnement général, universel, de la culture française à cette époque, les métropoles ottomanes n'étant que des témoins parmi bien d'autres de ce rayonnement. Cependant, il dispose là de relais privilégiés : les nombreux établissements d'enseignement catholique, de création plus ou moins ancienne, recherchés par les familles des différentes confessions- précieux instruments d'influence aux mains de la France monarchique et chrétienne comme de la République laïque ; à quoi s'ajouteront une institution d'Etat, le lycée de Galata Saray , fondé en 1863 , et des réseaux d'écoles associatives francophones, comme celui de l'Alliance israélite universelle.

L'influence d'une culture ne s'efface pas en un jour et elle survit aux bouleversements politiques, mais elle n'en est pas moins mortelle à plus long terme. L'héritage de l'influence culturelle française a de beaux restes sous le gouvernement d'Atatürk et il fait encore impression dans les décennies suivantes. Il n'a certes pas entièrement disparu aujourd'hui, mais c'est cependant une question à débattre que de déterminer dans quelle mesure il survit et ce qu'est devenu son véritable périmètre . Un moment est en effet arrivé (que je suis tenté de situer dans les années 1980) où la disparition des générations formées dans le contexte ancien a retiré le dernier masque dissimulant ou du moins atténuant le renversement fondamental intervenu entre temps : la prédominance des influences culturelles anglo-américaines. Cette fois encore, nous avons à faire à l'expression locale d'un phénomène global, favorisée par des conditions spécifiques, qu'il s'agisse des liens politiques et militaires anciens entre les Etats-Unis et la Turquie ou, beaucoup plus récemment, de la multiplication en Turquie d'universités privées sur le modèle américain et en étroite liaison avec des universités américaines. Face à



ce raz de marée, des initiatives, d'ailleurs limitées à Istanbul, comme le département francophone de l'Université de Marmara et l'Université de Galata Saray, aussi vaillantes soient-elles, ne peuvent avoir qu'un impact réduit.

Même s'il est prématuré d'en dresser le bilan, la récente « saison de la Turquie en France » qui a vu se succéder quelque six cent manifestations de types très divers sur neuf mois, semble pouvoir corriger un diagnostic trop sombre, en mettant en évidence un intérêt du public français pour les expressions culturelles turques, y compris les plus contemporaines, comme d'ailleurs la volonté de nombre de créateurs et universitaires turcs de toucher ce public.

L'Empire ottoman occupait alors une partie importante du territoire européen ; il était étroitement impliqué, depuis le XIV^e siècle, dans le jeu diplomatique européen